

**Archives et Souvenirs familiaux**

**Les Enseignants  
de ma parenté**

Patrice de LARRARD

Avril 2010



## Les Enseignants de ma parenté



*Page de garde du cahier de calligraphie que les sœurs de La Croix de Revel faisaient tenir à Jeanne Gasc en 1840, avant son mariage avec Pierre Boutié (Mselle Gasc est écrit dans la coupe que surplombe l'oiseau)*



L'homme a toujours été soumis au jeu de la nature et du climat et vaincre cette incertitude fut son constant souci. Il fallait donc avoir des réserves de nourriture ou d'argent. Etre riche fut longtemps synonyme de posséder de la terre et nombre de négociants et marchands de nos parents ont convertis en biens fonciers le fruit de leur commerce. Mais quelques uns ont développé un autre capital, le savoir...celui qui pouvait guérir, permettre d'ester en justice, comprendre notre destinée humaine, divertir les hommes avec des arts propres à les émouvoir. Très longtemps cette détention du savoir fut l'apanage des clercs, de l'Eglise et vous ne vous étonnez pas que, chronologiquement, les premiers fussent des prêtres et religieuses. Aller chercher les enseignants parmi nos lointains aïeux, c'est plonger dans la structure de l'Eglise et en trouver des prolongements pendant tout le XIXème siècle. C'est aussi aller à la recherche de femmes entreprenantes et audacieuses car dans la société de la France de Louis XIV, comment une femme pouvait-elle s'épanouir en dehors du mariage et de la maternité qui ne les laissent apparaître qu'en « creux » dans notre histoire familiale ? L'Eglise leur offrait la possibilité d'échapper au lot commun en se consacrant à des œuvres de charité, telle que l'éducation des enfants des autres, dans le cadre protecteur d'un statut religieux. En termes modernes, on dirait s'accomplir dans une ONG !

Il faut aussi se souvenir que la première étape du savoir est l'alphabétisation et qu'en ce domaine notre sud-ouest natal n'était pas le lieu le mieux partagé. Jusqu'au début du XIXème siècle seule la France au nord d'une ligne Saint-Malo- Genève était vraiment alphabétisée avec les  $\frac{3}{4}$  de la population tant masculine que féminine sachant lire et écrire. Au sud il n'en allait pas de même. Aux Terrisses le premier Boutié qui ait su écrire est Louis qui a vécu la Révolution Française. Il avait un précepteur à demeure pour que ses enfants ne retombent pas dans l'ignorance des générations antérieures. On pourra m'objecter que ce retard s'explique par le fait que les Terrisses n'est qu'un hameau isolé du Lauragais, mais je puis dire que dans

la ville de Saint-Gaudens il en était de même lorsque Jeanne Puysségur avoue le 25 novembre 1777 ne pas savoir signer quand elle épouse l'aubergiste Bertrand Dessens dont l'établissement est devenu par héritage la maison familiale de la rue de la République !

On comprendra donc que j'ai dû aller chercher dans la France du nord quelques jalons pour baliser l'évolution du corps professoral aux XVII et XVIIIèmes siècles.

## A - L'ANCIEN RÉGIME SOUS LA MARQUE DE L'EGLISE

Ces jalons dans la France du Nord sont pris à Noyon dans la famille de Chilly que j'ai déjà utilisée dans mon précédent opuscule sur les officiers de carrière. Georges de Chilly en mourant a laissé ses papiers de famille à Bon Papa et j'ai ainsi pu accéder à la généalogie d'une famille picarde. Outre qu'elle nous apporte deux témoignages de cette activité enseignante au nord de la ligne Saint-Malo-Genève, elle a le mérite de nous montrer deux exemples du renouveau suscité dans l'église catholique face à l'hérésie protestante en partie née dans cette ville car Jean Calvin y était venu au monde et ne l'a quitté qu'en 1533, à l'âge de 24 ans. Ce renouveau portait notamment sur l'éducation des enfants car la religion réformée était fondée sur la lecture solitaire ou familiale de la Bible, ce qui accroissait la pression en faveur de l'alphabétisation des enfants de ses adeptes et poussait les catholiques à renforcer leur effort en la matière :

- Sur le mur occidental de la chapelle de Notre-Dame du Bon Secours de la cathédrale de Noyon, Antoine de La Vacquerie fit apposer une plaque mortuaire en souvenir de son frère Vincent mort en 1622 et de son maître, **Jean de Chilly**, mort en 1612, chanoine de la cathédrale et maître des « Capettes ». Il s'agissait du collège du chapitre où les futurs clercs étudiaient les humanités qui correspondent à notre enseignement secondaire. Ce maître mourut à 29 ans catéchisant les pauvres et paysans des environs.

- Les archives de la ville gardent la mémoire de **Marie Marguerite de Chilly**, dite de Sainte-Godeberthe, supérieure des ursulines de la ville qui signa le 27 août 1768 un traité confirmant le droit de ces religieuses à l'utilisation des eaux de la fontaine municipale moyennant quelques travaux améliorant son débit. Cet ordre, fondé en Italie par Sainte Angèle de Merici, fut introduit en France au XVII<sup>ème</sup> siècle pour l'éducation des jeunes filles ; leur couvent de Noyon comptait alors 40 religieuses et tenait une école gratuite pour les petites filles.

Mais un précieux exemple nous est aussi fourni par notre famille. Il est profondément ancré dans l'histoire régionale car il prend place dans le cadre de la politique de Louis XIV visant à extirper du royaume l'hérésie protestante dite alors la RPR (Religion Prétendue Réformée). Pour ceux qui l'auraient oublié, je rappelle que les Larrard habitaient Tonneins, au milieu de la zone protestante, et que, marchands dans cette ville qui bénéficiait du commerce fluvial sur la Garonne, ils n'ont fait que se soumettre de façade aux nouvelles règles en conservant leurs convictions par devers eux. Les autorités les avaient donc « à l'œil » et le curé de la ville était chargé de tenir un « état des nouveaux convertis » où il ne cache pas que les membres de la famille « ne font pas leur devoir ». Cela explique que l'évêque d'Agen profita du décès de ses parents pour se saisir de **Marie de Larrard** et la confier aux Filles de la Croix, un institut religieux créé en Picardie, dans une ville voisine de Noyon, en 1625 et implanté en 1657 à Aiguillon pour éduquer les jeunes filles d'origine protestante. La famille essaya de s'opposer à ce rapt d'orpheline mais Marie s'épanouissait dans son couvent et, après un changement de maison religieuse demandé par la famille, elle confirma sa vocation et prit le voile à Aiguillon.

Peu après, le 20 décembre 1699, une jeune pensionnaire mit le feu au couvent qui brûla entièrement à l'exception de la chapelle. L'intendant de Guyenne (équivalent du préfet) défendit les intérêts de Marie dans la succession de ses parents et, comme supérieure de 1712 à

1730 puis comme sœur économe jusqu'à son décès en 1737, elle utilisa son héritage à reconstruire le couvent entre Lot et Garonne. Il fallait, en effet, compter avec le développement de cette maison qui, fondée avec 4 religieuses, en avait déjà 20 en 1715. Malheureusement les bâtiments historiques ont aujourd'hui disparu pour faire place au nouveau lycée Stendhal.

Cette période de l'Ancien Régime va toutefois se terminer pour la famille dans les affres de la Révolution. Ce souvenir concerne un maître laïc, le premier de notre échantillon. A vrai dire, il y a toujours eu des laïcs dans l'éducation, tant comme régent (ancien mot pour désigner les instituteurs) que comme professeur d'université ; mais ils étaient soumis au contrôle de l'Eglise. **Simon Paris**, né en 1737 à Nevers, était maître ès arts et licencié en droit, ce qui lui permit de devenir professeur de rhétorique (classe de première aujourd'hui) au collège de Guyenne à Bordeaux. Il épousa alors Marie Dutemple, fille d'un maître sellier de la ville. Mais les anciennes universités étaient alors sur le déclin et la mode était plutôt de confier les collèges à des ordres religieux qui, moins traditionalistes, intégraient les nouvelles disciplines du « Siècle des Lumières ». C'est ce que fit Bordeaux le 31 juillet 1784 en confiant le collège aux Pères de la Doctrine Chrétienne. Simon, comme ses collègues, fut congédié avec une petite retraite. Avec Marie, il installa alors chez lui une pension pour les étudiants étrangers à la ville. Trois ans après il céda sa pension à un certain Lacombe, ex-instituteur toulousain, qui la quitta peu après en laissant une dette. Quand la Révolution éclata, Simon, qui était bien apprécié par ses voisins, fut élu juge de paix en 1791.

Le problème est venu lorsque Bordeaux a embrassé la cause fédéraliste qui voulait organiser un front de la province pour contrebalancer le jacobinisme parisien. La République brisa la rébellion et les représentants en mission Ysabeau et Baudot firent leur entrée à Bordeaux le 17 octobre 1793 et instaurèrent une Commission militaire chargée de pourchasser les « conspirateurs ».

Lacombe fut nommé à sa tête et elle condamna à mort plus de 300 suspects, dont Simon Paris qui fut guillotiné le 17 juin 1794. Ses biens furent saisis par la République mais son fils devint néanmoins un des négociants les plus actifs de la place. Le savoir serait-il un actif transmissible ?

Simon Paris est un aïeul direct de Bon Papa par sa grand'mère paternelle, Cécile Basse, native de Bordeaux.

## B - LA FAMILLE DANS LE SYSTÈME D'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE SOUS LE CONCORDAT

### a) *Les prêtres pédagogues*

La Révolution avait rendu illégal l'exercice du culte catholique et les prêtres étaient pourchassés ou poussés à l'émigration. Le peuple en souffrait, surtout dans les campagnes telles que le Lauragais. Napoléon a vivement senti l'effet positif qu'aurait le rétablissement du culte pour l'affermissement de son régime et il signa avec le pape Pie VII le concordat de 1801. La simple restauration de l'ancienne Eglise était impossible car ses biens avaient été vendus et il fallait donc que le clergé fût payé sur le budget de l'Etat. En contrepartie celui-ci voulait avoir son mot à dire sur les nominations et limiter le nombre des postes rémunérés. Ce fut donc un système de double contrôle qui fut marqué par un écart terminologique entre les deux parties, dont le tableau ci-après donne un aperçu :

Niveau de compétence	Simple commune	Chef-lieu de canton	Chef-lieu d'arrondissement
Terminologie d'Etat	desservant	curé	curé
Terminologie d'Eglise	curé	doyen	archiprêtre

Selon le concordat, le desservant avait un traitement très inférieur à celui du curé et il devait donc obtenir un complément de la commune. De plus, le desservant, nommé par l'évêque, était révocable alors que le curé,

nommé également par l'évêque, mais avec l'accord du gouvernement, était titulaire de son poste et donc inamovible. On comprendra que les cordons de la bourse étant tenu par l'Etat, l'Eglise ne disposait plus que d'une gradation honorifique afin d'avoir un levier pour motiver ses troupes. Dans cette optique, le titre le plus utilisé fut celui de chanoine. Sous l'Ancien Régime les chanoines étaient les prêtres qui assuraient les services de chœur dans la cathédrale ou les collégiales. Le concordat n'en a conservé qu'un nombre limité et uniquement dans les cathédrales. Les évêques ont donc distribué des titres de chanoine honoraire aux quelques prêtres qu'ils voulaient distinguer... mais sans y attacher une rémunération. Ce système complexe a survécu pendant un siècle et les prêtres dont nous allons parler ont tous vécu dans cette organisation.

Pour être exhaustif, je signalerai deux prêtres enseignants de la famille dont je sais peu de chose :

- Pierre Boutié, qui reconstruisit la maison des Terrisses, avait un cousin, **Pierre Auguste Pujol**, qui fut ordonné prêtre le 5 juin 1852 et passa toute sa vie comme professeur au petit séminaire (équivalent du collège) de Massals dans le Tarn où il est mort le 4 avril 1894 à 66 ans
- La « centenaire », qui avait épousé à Toulouse Athanase Subervie (cf mon opuscule sur les officiers de carrière), avait eu un premier mari boulanger, **Guillaume Billas**, dont le petit-fils devint prêtre de Saint-Sulpice où il a servi comme professeur puis économiste dans des grands séminaires (équivalent d'un lycée pour prêtres commençant par la classe de philo et continuant sur la théologie). Il est mort le 2 janvier 1904 au grand séminaire de Viviers.

Toutefois je voudrais me concentrer sur deux prêtres sur lesquels j'ai plus d'informations.

Le premier est **Alexandre de Larrard** qui est né en 1819 à Caubourg au milieu des onze enfants qu'eurent Jean Alexandre de Larrard et Louise Elisabeth Alefsen de Boisredon.

Comme ses frères il fit ses humanités au collège de Pons avant d'aller au grand séminaire de La Rochelle d'où il repartit au collège de Pons comme surveillant général en 1841. Il y resta 14 ans avant de commencer une carrière de curé à Arces (une simple commune) à 36 ans puis comme doyen à Saujon puis archiprêtre de Jonzac. Voici le portrait qu'en trace un ancien élève à l'occasion de son décès en 1895 :

« Distingué de sa personne, il avait la démarche élégante et souple ; sa chevelure

blonde, bouclée et un peu longue, comme les ecclésiastiques la portaient à l'époque, encadrait le visage un peu coloré, sérieux plutôt que gai sans manquer de grâce. Les yeux étaient profonds et doux, d'où la flamme s'échappait provoquée par un manquement à la règle. La bouche, petite, avec le sourire sur les lèvres, se contractait dans l'émotion causée par un acte d'indiscipline. Le caractère du préfet de discipline était vif mais tempéré par une éducation parfaite ».



**Alexandre porte est ici la tenue de chœur de chanoine. Il n'a pas droit au violet, couleur réservée aux évêques, mais il a des attributs semblables à ceux de son supérieur :**

- **il ne porte pas un surplis (robe blanche courte non visible sur la photo) comme les autres prêtres, mais un rochet qui en diffère tant par la matière, de la dentelle et non du simple tissu, que par la forme car ses manches sont étroites comme celles de l'évêque alors que celles des prêtres sont larges**
- **il porte un camail noir (petite cape) comme les curés mais décoré d'un passepoil de couleur ; ce sont les ondulations qui apparaissent de part et d'autre de sa croix**
- **il porte une croix pectorale mais accrochée à un ruban aux couleurs de l'évêché et non à un cordon comme les évêques**

**La croix ci-dessus capturée sur internet est celle des chanoines de La Rochelle, celle d'Alexandre. Elle nous révèle que c'est Pie IX qui l'a accordé au chapitre en 1860 et le pape a voulu affirmer son rôle en plaçant sa tiare et les clefs de St Pierre entre les branches de la croix. Pie IX était menacé de perdre ses Etats, convoités par les nationalistes italiens, et cherchait à compenser cela par un rôle spirituel accru dans l'Eglise. 10 ans après le concile de Vatican I consacre son infaillibilité tandis que Rome est prise. Cette croix est d'autant plus significative de la montée de l'influence romaine que l'évêque de La Rochelle de l'époque, Mgr Landriot, n'était pas ultramontain.**



L'autre est issu de la paysannerie du Lauragais : **Guillaume Marie Pascal Andraud** est né dans un petit village de la côte du Lauragais, le Vaux, en 1829 dans la métairie En Pouptra. Ressentant l'appel de l'autel, il s'en ouvre au curé du village qui lui apprend le latin avant de l'envoyer au petit séminaire de Toulouse. Ordonné prêtre à 27 ans, il sera envoyé à Fronton puis Villefranche comme vicaire avant de recevoir sa première (et seule) cure à 34 ans. L'évêque ne l'a pas gâté en le nommant à Cadenac, modeste église perdue au pied de Saint Félix Lauragais ; au moins n'était-il pas loin de son village natal et put-il faire venir sa sœur Guillemette pour l'aider dans son apostolat. Il décrit ainsi sa paroisse : « Pas de presbytère, pas d'église décente, pas de village groupé autour de l'église, une population aux deux tiers étrangère et flottante, sans religion, sans mœurs, sans idée de justice ». C'est ce « trou » que son énergie va transformer en petit centre religieux et culturel avec la construction d'un presbytère en 1869 et d'une école de filles desservie par des sœurs en 1873...Mais son grand œuvre sera l'école presbytérale qu'il va

créer dans son presbytère. En fait il va reproduire ce que Victor Soual avait fait pour lui au Vaux. Soit il décèle lui-même des garçons ayant la vocation, soit des curés de la région les lui confient pour les préparer avant de les envoyer au petit séminaire de Toulouse. Il en a eu jusqu'à 5 ensemble qu'il gardait une année, voire une et demi. Il donnait deux heures de cours le matin et le soir, de latin, de grec, d'anglais et d'histoire antique. S'y ajoutaient évidemment la messe le matin, la visite au Saint Sacrement l'après midi et la lecture spirituelle à la veillée.

Au total c'est une quinzaine de prêtres qui suivirent son enseignement, illustration d'un clergé du début du XX<sup>ème</sup> siècle d'origine plus rurale que celui de l'Ancien Régime ou du début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cette initiative ne fit pas l'unanimité dans le clergé qui y voyait une concurrence dommageable aux petits séminaires. C'est pourquoi l'abbé Andraud apprécia tout particulièrement sa nomination de chanoine honoraire par Monseigneur Germain à la Noël de 1905. Il est mort quatre ans plus tard.



*En haut à gauche, la modeste chapelle de Cadenac reconstruite après sa destruction pendant la Révolution*

*A droite, le curé Andraud à la fin de sa vie.*

*En bas le presbytère qu'il a construit et dans lequel il a commencé la formation de plusieurs prêtres d'origine paysanne qui se sont cotisés pour élever un monument à sa mémoire, à l'intérieur du porche de la chapelle.*



### *b) Les religieuses enseignantes*

Nous allons évoquer 3 religieuses qui, du XIX<sup>ème</sup> au XX<sup>ème</sup> vont nous faire revivre la fin du concordat et la séparation de l'Eglise et de l'Etat, officiellement proclamée le 9 décembre 1905 mais précédée par l'interdiction de l'enseignement aux congrégations en 1904, déjà amorcée en 1902 par la fermeture des établissements tenus par des congrégation n'ayant pas demandé l'autorisation prévue par la loi.

La première n'a pas connu cet événement traumatisant car **Henriette de Fonlongue** a été active entre 1830 et 1865 comme ursuline à Montauban. Présente dans cette ville depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, cette congrégation s'y était réinstallée après la Révolution, en 1816 en ouvrant une école secondaire pour filles.

La deuxième, **Jeanne de Larrard** est la fille d'Alfred et d'Angèle Jaulin du Seutre de Vignemont, elle-même fille d'une Cora de Sarrau, un nom que nous retrouverons par la suite ; bref une enfant aux racines profondément ancrées dans le terreau saintongeais ou elle était née en 1858. Elle a choisi d'entrer dans la version locale du même ordre : la congrégation des ursulines de Jésus, dites de Chavagnes, fondée en Vendée par un curé de campagne et la fille d'un notaire pour ouvrir des pensionnats et écoles de jeunes filles.

Elle a pris l'habit en 1878, prononcé ses vœux en 1880, a passé son brevet élémentaire lui permettant d'enseigner dans le primaire et a été envoyée dans la maison d'Angoulême. En juillet 1891 elle partit à Cannes pour reprendre une école tenue par la congrégation de la Présentation de la Vierge qui l'abandonnait faute de vocations. Mais les relations avec l'Etat ne cessaient de se dégrader et la congrégation décida de créer des maisons à l'étranger si bien qu'en 1899, Jeanne fut envoyée dans celle de Pamplune en Navarre espagnole. Elle revint en France à sa retraite et mourut dans la maison mère de la congrégation, à Chavagnes, en 1930.

La dernière est **Louise de Larrard**, la jeune fille qui faisait sa communion solennelle sur le cliché que j'ai mis dans l'étude sur les

officiers de carrière pour évoquer son cavalier-artilleur de frère. Elle est née dans la même région que Jeanne, à Guitres, où son père était notaire en 1892. et passa toute sa vie adulte hors de France. Elle entra au noviciat des dominicaines de Namur (Belgique) en 1912 et y prononça ses vœux en 1914 avant de rejoindre le couvent de Sainte Agnès à Lucerne (Suisse) où elle devint Sœur Catherine du Rosaire.

Elle y enseigna les mathématiques, la botanique et le dessin. Une ancienne élève l'évoque ainsi « Nous l'aimions beaucoup : elle comprenait bien ses élèves, faisait des cours intéressants, et c'était toujours ma joie de la retrouver en dehors de la classe. Je me souviens aussi de l'histoire captivante qu'elle nous racontait, l'histoire du petit Rémi...histoire qui n'a jamais eu de fin ! » « Une sœur toujours accueillante, souriante, très agréable de rapport ».

Elle est morte à Lucerne le 12 janvier 1969.

## C - LES ENSEIGNANTS DE L'ÉCOLE PUBLIQUE

### Les instituteurs et institutrices

Les instituteurs sont rares dans la famille, peut-être parce qu'ils sont mal connus car ces fonctionnaires sont gérés au niveau départemental et les archives conservées y sont lacunaires. Dans l'ordre chronologique ceux qui ont été repérés sont :

- 1) **Charles Calmettes**, instituteur à Saint-Julia, épouse le 4 janvier 1818 dans ce village Justine Craman sœur aînée d'Auguste Craman, aïeul de Ma Kyky, premier à s'être installé à Toulouse. Calmettes, natif de Graulhet, est mort à Saint-Julia en 1872. Son fils, **Julien Calmettes** (1823-1900), fut également instituteur... je ne sais où.
- 2) **Benjamin Ricalens** est né à Revel en 1846 de Paul, boulanger à Revel, et de Marie Boutié, sœur de Jean Germain, l'aïeul de

Ma Kyky qui a reconstruit l'église de Saint-Pierre. Il est le seul sur lequel j'ai trouvé un dossier à peu près complet. Il passe son brevet élémentaire en 1867 puis son brevet de capacité à l'enseignement primaire en 1868. Il fait son stage comme instituteur adjoint à Toulouse à l'école de La Dalbade en 1872 pour être envoyé comme titulaire de l'école de Magnanac à Villemur l'année suivante puis, durant 9 mois à Beateville, petit village perché au-dessus du seuil de Naurouze, près de Revel. Il y épouse une jeune fille de Castelnaudary, Victoire Roussilhe de 10 ans sa cadette. L'année suivante le couple part à Saint-Julia où ils resteront 27 ans et où Victoire deviendra gérante du bureau télégraphique du village en 1890. Mais ils le quitteront en 1904 pour rejoindre Revel, plus précisément Dreuilhe la première année puis Vaudreuilhe ensuite. Le rectorat le présente ainsi à la préfecture pour le nommer à Saint-Julia : « Maître zélé d'un caractère souple et docile et d'une bonne conduite. Aussi il conviendra parfaitement pour le poste de Saint-Julia et il sera agréable, j'en suis persuadé, aux autorités et à la population. »

- 3) **Elisabeth de Larrard** est née en 1931 d'Alexandre de Larrard, capitaine d'artillerie (déjà évoqué dans l'opuscule sur les officiers de carrière), et Pauline Morin, originaire de Charleville (Ardennes). Elle y devint institutrice et resta célibataire.

### Les professeurs de enseignements secondaires

Les professeurs de lycées et collèges de notre parenté sont beaucoup plus nombreux et, surtout, ceux qui ont terminé leur carrière depuis plus de 50 ans ont un dossier consultable aux Archives Nationales. J'ai donc des éléments précis sur 9 professeurs dont 7 parents des Boutié (1 Miquel et 6 Andraud) et deux frères Sarrau dont l'un avait épousé une Larrard. Ils ont fini leur carrière entre 1870 et 1960 soit près d'un siècle avec 3 générations, ce qui permet de dessiner une vague approche statistique. Quatre ont enseigné l'histoire, deux

les lettres et la grammaire, deux l'anglais et un les mathématiques.

#### 1) LA CARRIÈRE TYPE DU PROFESSEUR

La première étape est d'obtenir sa licence ; ils y parviennent en moyenne à 23 ans, le plus souvent comme boursier et, chez les Miquel et Andraud en ayant auparavant occupé un poste mineur d'enseignement (surveillant, répétiteur...). On notera que la seule femme de notre échantillon (épouse d'un Andraud), rentrée à l'Education Nationale par l'Ecole Normale d'institutrices, n'a pas passé l'examen de licence mais un certificat d'aptitude à l'enseignement (de l'anglais en l'occurrence), examen spécifique aux enseignants. Le premier poste de professeur (de collègue ou chargé de cours de lycée) vient rapidement, à 26 ans en moyenne.

La seconde étape est l'agrégation qui se prépare en général après avoir déjà eu un poste d'enseignant car dans notre échantillon aucun ne sort de Normale Sup. A l'exception de Pierre François Andraud et d'Héliodore Miquel, tous ont tenté plusieurs fois ce concours. Le seul fait de parvenir à être admissible procure l'avantage d'être affecté dans un lycée proche d'un centre universitaire pour permettre au candidat de mieux préparer sa tentative suivante. Sur 7 qui l'ont tenté, 4 l'ont réussi à un âge moyen de 31 ans, 2 en anglais, 1 en grammaire et 1 en mathématiques. Notons au passage que cet âge est également celui auquel les officiers de carrière ayant passé par les écoles (Saint Cyr, Polytechnique, Santé militaire...) atteignaient le grade de capitaine.

Aussitôt, les heureux élus intégraient un poste de professeur titulaire de lycée. A la fin ils se sont tous retrouvés dans les lycées parisiens : un à Montaigne, un à Henri IV, un à Buffon et la dernière à Victor Duruy. Parmi les autres, un seul a été admissible à l'agrégation d'histoire, ce qui lui a permis d'être titularisé comme professeur de lycée de province. Les autres ont été soit professeur ou chargés de cours en lycée ; soit professeurs de collège.

La troisième étape est la thèse de doctorat, ce qui peut ouvrir la voie à l'enseignement

supérieur. Un seul est venu à bout d'une thèse de lettres sur les langues romanes mais a préféré continuer sa carrière de professeur de grammaire, fonction qui ne s'exerçait que dans le premier cycle du second degré (c'est-à-dire jusqu'à la classe de 3<sup>ème</sup>). Un autre est allé à Sidney comme lecteur de français, puis à Londres dans une fondation, mais sans qu'il y ait eu de thèse au bout.

L'âge moyen de fin de carrière de notre échantillon est 61 ans, ce qui inclue deux décès, mais à des âges si proches de la fin de carrière naturelle que cela ne change pas le résultat. Sans étonner quiconque, on peut conclure que la carrière de professeur est plus longue que celle d'un officier et moins dangereuse pour la santé !

En revanche, avec un âge moyen au mariage de 30 ans et un écart moyen de 5 ans entre les conjoints, les statistiques des professeurs en la matière sont proches de celles des officiers de carrière.

Deux de nos professeurs hommes ont connu leur épouse durant leur carrière et ont eu la contrainte d'obtenir des affectations parallèles. De toute évidence cette contrainte a ralenti leur mobilité. Les deux couples se sont résignés à partir dans un premier temps à Alger, tant cette destination était peu prisée, même si la République offrait des avantages financiers à l'expatriation. Dans un second temps la solution a été Paris (ils étaient tous les deux agrégés) mais l'administration a, dans les deux cas tardé, si bien que Jehan de Sarrau a perdu sa première femme, intendante du lycée de filles d'Alger, où elle est morte ; c'est alors qu'il épousa notre cousine Larrard. On notera aussi qu'après la guerre de 14-18 l'administration a précisé dans ses dossiers l'adresse de vacance de ses professeurs et qu'ils choisissent tous celles de la famille de leur épouse, si bien que Jehan de Sarrau allait en Haute-Saône pendant la vie de sa première épouse et en Charente Maritime après.

Pour continuer notre comparaison avec les officiers de carrière, soulignons que les professeurs sont moins bien fournis en matière

de décoration puisqu'ils ne reçoivent guère que les palmes académiques, créées comme décoration à l'image de la Légion d'Honneur en 1866 et surnommées « la légion violette » à cause de la couleur du ruban. Ils en sont faits chevalier (officier d'académie dans les termes de l'époque) en moyenne à 41 ans (40 pour la Légion d'Honneur des officiers de carrière) et il leur faut également attendre 10 ans pour passer au grade supérieur de l'ordre (pour ceux qui y arrivent). Un seul a reçu également la Légion d'Honneur !

## 2) LA NOTATION DES PROFESSEURS

La notation des professeurs est faite annuellement par le proviseur (directeur du lycée), l'inspecteur d'académie (directeur départemental des services de l'Education Nationale) et le recteur (directeur provincial des services) et de temps à autres par un inspecteur général en tournée. Ces feuilles constituent l'essentiel des dossiers de professeurs et portent surtout sur la pédagogie. En effet les connaissances techniques avaient été contrôlées lors des examens universitaires alors que la formation pédagogique n'était acquise que sur le tas quand le jeune professeur faisait ses premiers cours. Cet angle de vue a le mérite de nous restituer le caractère de chacun et la synthèse individuelle des notations des membres de notre échantillon va permettre au lecteur de passer de la statistique au cas particulier dans l'ordre chronologique de naissance.

### 1 - Pierre François Andraud

né le 25 novembre 1821 aux Cassès de Pierre Andraud et Marie Irénée Boutié, sœur du père de Pierre Boutié qui a reconstruit les Terrisses et dont le portrait post mortem au fusain surveille le salon de sa maison.

Bachelier ès lettres. En fin de carrière (décès en poste), il est professeur d'histoire au lycée de Montauban.

« Estimé et aimé des familles, mais n'exigeant pas assez de ses élèves avec lesquels il se montre un peu trop familier.

Doué d'une mémoire heureuse, d'une imagination vive, d'une parole facile et vivante, il pourrait, avec une méthode plus sévère, obtenir d'excellents résultats »

## 2 - Jean Héliodore Miquel

né le 12 novembre 1849 à Gaillac de Jean Miquel cordonnier et de Virginie Conquet. Licencié ès lettres. En fin de carrière, chargé de cours de lettres au lycée de Foix.

« Digne homme, parole lente et grave, sa démarche traînante, ses gestes mesurés, la régularité immuable de ses habitudes en imposent aux élèves qui se tiennent cois. Il paraît plus vieux qu'il n'est. Son enseignement est correct mais je me figure qu'on doit s'ennuyer quelquefois à l'ombre de sa chaire. »

### *Mariages des enfants Boutié*



*Le 18 juillet 1877, Héliodore Miquel, professeur au collège de Revel, épouse dans cette ville Louise Boutié (portraits des époux ci-contre). Peu habituel, aucun des témoins n'est un parent, mais des jeunes fonctionnaires, amis du mari : un rédacteur à la direction des domaines du Tarn et un professeur au lycée d'Albi. Probablement une façon de marquer la rupture entre cette génération de fonctionnaires lettrés et leurs parents paysans ou artisans ruraux.*



*Il restait à installer le frère célibataire, joli cœur et dépensier, le jeune médecin militaire Léopold (le grand-père de Ma Kyky). Louise va trouver la solution lorsqu'elle quitte Revel à la suite de son mari nommé chargé de cours au lycée de Mont de Marsan. Ils s'y installent en 1881 à côté des Bernis dont ils deviennent rapidement intimes : Pierre Bernis est lui aussi fonctionnaire (ingénieur des Ponts et Chaussées), ils ont le même âge et les épouses pouponnent ensemble leurs jeunes enfants. Louise leur confie donc son souci et Bernis trouve la solution : son épouse, Jeanne Cazaux, est la petite fille d'un riche banquier de Pau qui a laissé un bel héritage à ses enfants. Justement l'une a une fille à marier et, pour faciliter l'opération, elle est la veuve d'un médecin militaire, Rémy Lasserre. C'est ainsi que le 27 avril 1886, le médecin major de 2ème classe Léopold Boutié épousait à Pau Joséphine Lasserre qui lui apportait une dot de près de 50 000 francs alors que lui n'avait que 10 000 francs. Dernier détail : Pierre Bernis était témoin de cette union !*

### 3 - Jean Ferdinand Andraud

né le 12 mai 1861 à Montauban de Pierre François, déjà évoqué, et d'Adélaïde Sénac. Licencié d'histoire. En fin de carrière, professeur dans cette matière au lycée de Toulouse.

« Bénédictin pédagogique qui collectionne les gravures et cartes qui illustrent son cours »  
 « paraît plus que son âge, mise de célibataire négligé, ton doctoral et bonhomme »  
 « instruit plus ses élèves qu'il ne les forme »

### 4 - Paul Joseph Andraud

né à Montauban des mêmes parents le 1er octobre 1865.

Agrégé de grammaire, docteur ès lettres. En fin de carrière il est professeur au lycée Montaigne à Paris.

« Debout au milieu de ses élèves, attentif à tous les détails du travail et de la discipline, il les stimule, les presse de répondre avec un ton bourru bienfaisant qui oblige les nonchalants à donner un effort ». « Je ne crois pas avoir connu un professeur qui fut davantage l'homme de sa fonction. Il ne vit que pour sa classe, il ne pense qu'à ses élèves, il ne travaille que pour perfectionner son enseignement et il travaille beaucoup ». Avec de telles notes on comprend qu'il fut le seul sélectionné pour la Légion d'Honneur !

### 5 - Jehan de Sarrau

né le 11 mars 1882 à Bordeaux d'Aurélien de Sarrau et de mademoiselle Möller.

Agrégé de mathématiques. En fin de carrière, il est professeur au lycée Henri IV à Paris

« Professeur consciencieux, qui a de l'autorité sur les élèves et les oblige à un travail régulier. Ses classes manquent toujours un peu d'entrain et de bonne humeur ; mais elles sont solides, méthodiques et profitables aux élèves »

### 6 - Henry de Sarrau

né des mêmes parents, également à Bordeaux, le 4 mars 1895.

Licencié en histoire. A son décès, professeur au collège de Civray.

« Régulier et probe, mais on souhaiterait une exposition un peu plus vivante et - du côté des élèves - un intérêt plus marqué »  
 « timide » « exposé froid de ses cours »

### 7 - Pierre Ferdinand Andraud

né le 19 août 1895 à Alès où son père, Paul Joseph, enseignait et de Françoise d'Andria.

Licencié en histoire, professeur en fin de carrière de cette matière au lycée de Montauban avant d'aller faire ses dernières années au collège de Revel dont sa femme était originaire.

« Possède une longue pratique de l'enseignement. Il sait, avec une rondeur souriante et bonhomme, diriger et animer la classe, faire un constant appel au souvenir des élèves, à leur jugement, maintenir sans défaillance l'attention et l'intérêt »

### 8 - Robert Fernand Andraud

né le 29 juillet 1897 des mêmes parents que le précédent mais à Foix où son père avait été affecté.

Agrégé d'anglais. En fin de carrière il est professeur au lycée Buffon à Paris.

« Est-ce le passage dans l'enseignement supérieur étranger (à Sidney où il était lecteur de français) qui lui a fait perdre les justes notions de l'élève de lycée et de ses besoins ? » « un tempérament nonchalant »  
 « Il est sujet, me dit son proviseur, à des troubles cardiaques, n'a peut-être pas toute l'énergie souhaitable pour suffisamment préparer ses classes. Il va quelque peu à l'aventure et n'obtient guère de ses élèves que des interventions très fragmentaires »

### 9 - Camille Vigé, épouse Andraud

née le 19 novembre 1897 à Dampierre sur Mer en Charente Maritime. Elle épousa le précédent quand ils réussirent ensemble l'agrégation d'anglais. Elle termina sa carrière comme professeur au lycée Victor Duruy à Paris.

« Très bon professeur, extrêmement dévouée, indulgente et bonne, qui a toute la confiance de ses élèves » « modeste, de santé délicate, s'exprimant d'une voix faible ».

### 3) LA CUVÉE PLUS RÉCENTE DES ENSEIGNANTS DU SECONDAIRE

Les professeurs évoqués ci-après sont nés au XX<sup>ème</sup> siècle et ont quitté le service, si c'est déjà le cas, depuis moins de 50 ans, leurs dossiers ne sont donc pas consultables. Nous remarquerons que ces quelques cas montrent une nette féminisation de cette profession, au moins chez les Larrard. Camille Vigé a fait des émules !

- **Marc Chipart**, fils d'Albert que nous évoquerons au chapitre suivant, est né le 25 mars 1910 à Saint Etienne où son père était directeur adjoint de l'Ecole des Mines. Il réussit l'agrégation de physique en 1934 mais mourut chez ses parents à Paris le 19 février 1936, alors qu'il était en poste à Pontivy. Sa carrière fut si courte qu'elle n'a pas laissé de dossier.
- **Cécile de Larrard (dite Lilette)** est née à Madagascar en 1927, a épousé Michel Baudère en 1948 à Casablanca et suivi son mari en Afrique jusqu'à ce qu'ils se séparent ; elle rentra alors en France et passa le concours de professeur de secrétariat des collèges techniques, qu'elle réussit. La voilà embarquée dans une carrière d'enseignante à Bordeaux dont elle est sortie retraitée trop récemment pour que j'aie accès à son dossier.
- **Anne de Larrard** est née à Ruch en 1952 et a réussi l'agrégation de mathématiques, ce qui l'a amenée à enseigner cette matière dans la vallée de la Loire puis dans les environs de Paris où elle exerce encore.
- Philippe de Larrard a épousé **Catherine Lebas**, professeur d'espagnol, qui nous a quitté en septembre 2009.
- François de Larrard a épousé en 1981 **Françoise Templier**, née en 1956, professeur agrégée d'économie et gestion qui exerce toujours.

### Les professeurs de l'enseignement supérieur

Dans la famille cette catégorie est représentée par deux professeurs de science dont j'ai pu consulter le dossier : **Franck Dastre** et Henri Chipart.

Comme tous les Dastre, Franck avait ses racines dans les Pyrénées que son père Jean-Louis avait quitté pour faire carrière dans l'administration de la poste aux lettres alors que son frère Louis Bertrand (l'aïeul de Bon Papa) restait à Saint-Gaudens pour y diriger la poste locale. Cette carrière l'a mené de Paris, où est né Franck le 7 novembre 1844, puis à Perpignan où Jean-Louis est décédé en 1854 comme directeur comptable de la poste aux lettres des Pyrénées Orientales. Franck est alors retourné à Paris avec sa mère et y a passé tout le reste de sa vie. Elève d'exception, il intégra Normale Supérieure en 1864, en sortit agrégé de sciences physiques et naturelles puis soutint en 1876 sa thèse de science et en 1879 sa thèse de médecine car sa spécialité était la physiologie. Très tôt il fut associé aux travaux des sommités françaises de l'époque, Claude Bernard, dont il fut préparateur à la chaire de médecine au Collège de France, puis à son successeur, Paul Bert qu'il remplaça à la Sorbonne car celui-ci poursuivait aussi une carrière politique. Il devint titulaire de la chaire après la mort de Paul Bert à Hanoi en 1886 comme résident (gouverneur) du Tonkin et de l'Annam. Pendant cette période, Franck combina cet emploi universitaire avec une chaire d'histoire naturelle au lycée Louis le Grand où il était noté : « Enseigne avec élégance, grande netteté d'esprit et de parole, doit craindre de se perdre dans les curiosités physiologiques ». Les honneurs pleuvaient déjà : les palmes académiques, la Légion d'Honneur, la médaille de bronze des hôpitaux. Elles s'intensifièrent quand il devint titulaire de sa chaire en Sorbonne : nomination au Comité Consultatif de l'Enseignement Public en 1896, élection à l'Académie des Sciences en 1904, l'année où il publia son livre le plus célèbre « La vie et la mort ». Tout se termina bêtement en 1917 quand il fut écrasé par un camion militaire devant le Collège de France.



*Caricature du professeur Dastre parue dans le journal Chanteclair de juillet 1913*

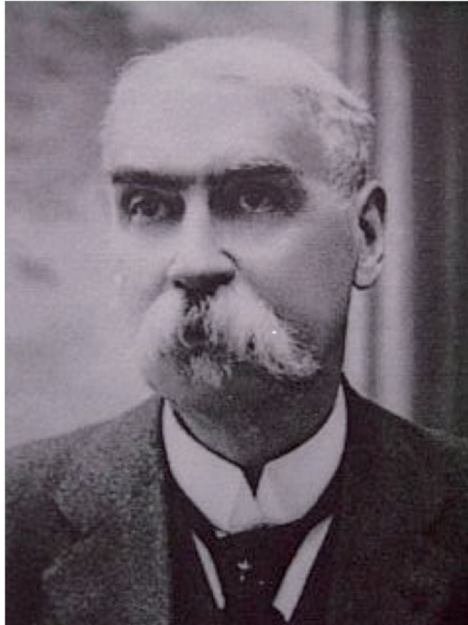
**Albert Chipart** n'est pas du sud-ouest et, au contraire des autres enseignants de notre échantillon, est un pur produit des Grandes Ecoles. Né à Armentières dans le Nord le 11 juillet 1871, il passe les concours et rentre 3<sup>ème</sup> sur 265 à Polytechnique, puis est admis aux mines comme école d'application. A ce stade rien ne laissait prévoir son entrée dans notre famille élargie ni dans l'enseignement.

Le premier point est encore à mettre à l'actif de Bernis. En effet le 1er janvier 1898 l'ingénieur ordinaire des mines de 3<sup>ème</sup> classe Chipart est affecté à l'arrondissement minéralogique de Bordeaux qui comprend le contrôle technique des chemins de fer du Midi or l'ingénieur ordinaire de 1<sup>ère</sup> classe des Ponts et Chaussée en charge du contrôle d'autres chemins de fer est Pierre Bernis. Chipart ayant une petite santé et besoin de travailler à sa recherche sur la théorie gyrostatique de la lumière, va donc demander à son collègue de

prendre en charge ses contrôles techniques ferroviaires durant ses nombreuses absences. Ces inévitables visites à la famille Bernis l'amènèrent à faire la connaissance de Bernardine Mathilde Bernis qui avait 6 ans de moins que lui et devint son épouse le 10 février 1904.

Mais les contrôle techniques ennuyaient notre ingénieur qui demanda à passer dans l'enseignement et fut nommé professeur de mécanique rationnelle et mécanique appliquée à l'Ecole des Mines de Saint Etienne le 1er novembre 1907. Il y resta jusqu'en 1929 après en avoir été directeur 10 ans. Pendant cette période son apport théorique fut appréciable : rédaction avec Liénard d'un article sur la théorie des matrices qui simplifie le polynôme de Hurwitz et Routh (1913), puis il produisit un article sur l'influence que l'aimantation du milieu exerce sur les actions magnétiques (1921) et il obtint le prix Montyon de mécanique de l'Académie des Sciences pour ses travaux sur la polarisation rotatoire naturelle (1923). Personne ne contestait la qualité de sa recherche et la bonne tenue conceptuelle de ses cours. En revanche il n'était pas le chef d'établissement que l'on pouvait espérer, comme l'exprime en 1921 l'inspecteur général des mines Coste : « Mr Chipart a plutôt les qualités d'un professeur de faculté que celles d'un directeur d'une école d'application. A la fois timide et autoritaire, il n'a acquis vis-à-vis des élèves, ni vis-à-vis du conseil de l'école l'autorité que devrait posséder le directeur de l'école des mines de Saint Etienne. ». Il fut donc muté à Paris comme directeur adjoint de l'école des mines, auprès du Liénard déjà cité, et professeur d'électricité industrielle le 1er novembre 1929. De santé de plus en plus fragile et très affecté par le décès de son fils chez lui (cf page 12), il prendra sa retraite le 10 octobre 1936. Comme Franck Dastre, il partit officier de la Légion d'Honneur et officier des palmes académiques.



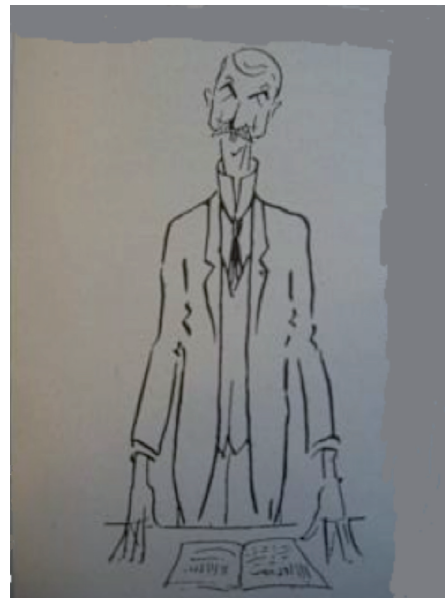


**Les caractéristiques psychologiques que l'inspecteur général Coste avaient mis en évidence dès 1921 et que l'armée avait confirmées en le jugeant « faible dans le commandement et peu apte au service dans la troupe » ne manquèrent de faire d'Albert Chipart un sujet favori d'élèves talentueux**



**Caricature publiée en 1935 dans la Petite Revue des élèves de l'Ecole des Mines de Paris, accompagnée de quelques vers :**

**Je suis Monsieur Chipart  
Successeur de Liénard.  
J'ai connus tous les soucis,  
tous les ennuis  
A cause de lui  
Et je m'occupe toujours à compliquer  
A compliquer son cours  
Car je travaille avec ardeur  
Pour être directeur**



**Caricature ornant le programme de la pièce**

**« La Chip en Folie, pièce en 3 actes avec Chipard du Grand Guignol » le 26 novembre 1928 à l'Etoile Théâtre de Saint Etienne par les élèves de l'Ecole Nationale des Mines à l'occasion de la Sainte Barbe, sainte patronne des mineurs**

Parmi nos parents enseignants du supérieur encore vivants, nous pouvons citer par ordre chronologique de naissance :

- **Jean-Louis de Corail** (famille parente par les Dastre, donc du côté maternel de Bon Papa), professeur émérite agrégé de droit public à l'université Paris Panthéon Assas.
- **Jean-François Couzinet** (petit-fils de Paulette Boutié, tante de Ma Kyky, et donc mon cousin issu de germain), professeur émérite de droit public à l'université

Toulouse I Capitole, spécialiste du droit européen.

- **François de Larrard**, fils de Jean, le plus jeune frère de Bon Papa et donc mon cousin germain, polytechnicien, agrégé de génie civil, directeur de recherche et secrétaire permanent du conseil scientifique du laboratoire central des Ponts et Chaussées.
- son disciple, **Thomas de Larrard**, agrégé de génie civil actuellement doctorant.

## EN GUISE DE CONCLUSION

Les traces laissées dans l'histoire familiale par les enseignants sont nombreuses et m'amènent à faire une comparaison avec l'armée et à essayer de tracer une ligne de tendance :

- La comparaison concerne le rapprochement que l'on peut faire entre les caractéristiques sociales du corps des officiers et celui des professeurs. Dans les deux cas, il s'agit de nomades, surtout au début de leur carrière soumis à de fréquents déménagements au gré des besoins de l'administration et de leur contrainte de préparation à l'agrégation ou à une thèse. Cela ne facilite pas leur enracinement dans un terreau local. Pour les deux populations, l'endogamie professionnelle est fréquente (2 cas sur 7 premières unions de professeurs) mais s'exprime différemment : les professeurs se marient avec une collègue (camarade de promotion d'agrégation d'anglais pour Robert Fernand Andraud ou économiste de lycée rencontrée au hasard des affectations dans le cas de Jehan de Sarrau) alors que l'officier préfère la fille d'un collègue. Si, en général, les unions de professeurs se font au même âge que celles des officiers, les mariages endogames entre professeurs se réalisent avec un écart sensiblement plus faible. Dans les deux populations il en résulte une attirance du couple plutôt vers le lieu de naissance de la femme comme lieu de vacance et de retraite pour les professeurs et de retraite pour les officiers. En matière sociale, les deux professions jouent le rôle d'ascenseur social car la formation est largement prise en charge par l'Etat mais cette dimension est plus nette dans l'enseignement que dans l'armée qui jouissait d'un prestige traditionnel supérieur dans certaines familles prêtes à financer elles-mêmes les études préalables (Saint-Cyr, par exemple au XIX<sup>ème</sup> siècle).

Il est difficile de comparer l'isolement de ces deux corps vis-à-vis de la société locale mais celui des professeurs m'a semblé au moins aussi fort que celui des officiers. Les dossiers notent les publications des professeurs et les activités extrascolaires qu'ils proposent à leurs élèves. Les publications habituelles sont de nature professionnelles : Jehan de Sarrau participe à la publication d'anales du bac, Paul Joseph Andraud publie des textes d'auteurs classiques français et Robert Fernand Andraud des commentaires sur des auteurs anglais...rien qui puisse vraiment attirer un public étranger à l'Education Nationale. Les seuls qui échappent en partie à la règle sont les historiens qui

s'intéressent à l'histoire locale, Pierre Roger Andraud à Montauban et Henry de Sarrau à Libourne, mais les deux n'ont même pas pu terminer leur carrière sur place ! Quant aux activités extrascolaires proposées aux élèves, Henry de Sarrau leur constitue une bibliothèque et Robert Fernand Andraud est plus original en leur installant à ses frais un petit atelier de typographie. En tous cas ces activités ne nécessitent que peu de contact avec la société locale. Il en est de même pour la politique.

Dans les dossiers militaires, la politique est presque absente après 1848 car cette activité n'est plus pratiquée qu'après la sortie du corps ; nous avons quand même repéré quelques cas de politiciens anciens officiers. Je m'attendais à ce qu'il y eut plus de cas dans l'enseignement, car chacun sait que, traditionnellement, le corps des professeurs est particulièrement politisé ; on a même parlé d'une « République des Professeurs ». Le seul cas qui apparaisse dans les dossiers est celui d'Henry de Sarrau : il était proche de l'Action Française (groupe patriotique et antisémite, particulièrement actif entre les deux guerres) et s'est compromis au côté de Vichy en devenant délégué officiel du ministère de l'information à Libourne. A la Libération, il a été arrêté et finalement sanctionné par une réduction de classe (dans l'échelle des professeurs de collègue) et un déplacement d'office (de Libourne à Civray). Avec un seul dossier sur neuf, j'en conclus que les deux professions semblent avoir montré le même souci de se tenir à l'écart du bruit de la cité !

- La ligne de tendance est celle du changement de tutelle de l'enseignement, activité tellement structurante qu'elle a toujours été étroitement surveillée. Au début c'était l'Eglise et il faut souligner qu'en matière de religion le militaire jouissait alors de plus de liberté que l'enseignant. Rappelons à ce propos cette phrase que Louvois écrivait lors de la révocation de l'Edit de Nantes à propos du régiment de Mélaç (futur Larrard) plein de protestants « il vaut mieux que les huguenots opiniâtres soient cavaliers que de sortir du royaume ». Plus tard, lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les officiers, qui ont refusé de procéder aux inventaires d'église, tels que Georges Couderc de Fonlongue, ont été sanctionnés pour leur refus d'obéissance, non pour leurs convictions. La longue tutelle de l'Eglise sur l'enseignement n'a pas favorisé la tolérance et a entretenu un climat de tension avec l'Etat jusqu'à la première guerre mondiale. Il faut aussi reconnaître que

l'approche rationaliste de l'Education Nationale a permis la diffusion rapide d'un enseignement scientifique de meilleure tenue, délivré par un corps de professeurs bien formés et rigoureusement sélectionnés. En revanche l'Eglise a longtemps su mobiliser les femmes dans ses œuvres de charité et, notamment d'enseignement, et nous avons pu évoquer quelques belles figures de caractère ayant traversé sans faiblir des temps difficiles. La troisième République avait pris là quelque retard, heureusement oublié depuis la seconde guerre mondiale. Les femmes de la famille ont contribué au mouvement qui s'est accéléré avec la volonté d'élargir l'amélioration du niveau d'éducation à l'ensemble de la population. Le professeur n'est plus l'intellectuel isolé dans son savoir, mais souvent une femme en première ligne pour assurer son métier tout en gérant les contradictions d'une société dont la cohésion se délite. La géographie n'est plus le critère essentiel de l'affectation, mais la nature de

l'établissement situé en « zone sensible » ou pas. Le prestige de la fonction est moindre mais l'implication dans les affaires du monde bien plus grande...

En fin de période, la multiplication des postes a touché aussi l'enseignement supérieur et la famille y a participé, mais pas encore au féminin. Toutefois le futur est lourd de questions face à la contrainte financière qui pèse sur l'Etat. Après l'Eglise, après l'Etat, qui financera la nécessaire formation de ceux qui sont chargés de maintenir notre capacité d'innovation et de réflexion ? Les entreprises ? L'Europe ? L'histoire ne nous donne pas les clefs du futur mais elle nous apprend à relativiser la pérennité des institutions. A nous de discerner les catalyseurs d'évolution dans les brumes du présent.

Patrice de Larrard, 1er avril 2010







